

Joachim du Bellay, *Les Regrets*, sonnet 150, 1558.

Seigneur, je ne saurais regarder d'un bon œil
Ces vieux singes de cour, qui ne savent rien faire,
Sinon en leur marcher les princes contrefaire,
Et se vêtir, comme eux, d'un pompeux appareils¹.

Si leur maître se moque, ils feront le pareil,
S'il ment, ce ne sont eux qui diront du contraire,
Plutôt auront-ils vu, afin de lui complaire,
La lune en plein midi, à minuit le soleil.

Si quelqu'un devant eux reçoit un bon visage²,
Ils le vont caresser, bien qu'ils crèvent de rage :
S'il les reçoit mauvais, ils le montrent au doigt.

Mais ce qui plus contre eux quelquefois me dépite³,
C'est quand devant le roi, d'un visage hypocrite,
Ils se prennent à rire, et ne savent pourquoi.

¹ *pompeux appareils* : luxueux vêtements.

² *un bon visage* : sous-entendu du roi...

³ *me dépite* : m'inspire chagrin et colère.

Pierre de Ronsard, *Second livre des Amours*, « Sur la mort de Marie », IV, 1578.

Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose,
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'Aube de ses pleurs au point du jour l'arrose ;

La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur ;
Mais battue ou de pluie ou d'excessive ardeur¹,
Languissante elle meurt feuille à feuille déclose².

Ainsi en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque³ t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques⁴ reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

¹ ardeur : chaleur.

² déclose : ouverte.

³ la Parque : divinité qui préside aux destinées humaines.

⁴ obsèques : offrandes funéraires.

Pierre de Ronsard, *Continuation des Amours*, sonnet 10, 1555.

Marie, vous avez la joue aussi vermeille
Qu'une rose de mai, vous avez les cheveux
De couleur de châtaigne, entrefrisés¹,
Gentement tortillés² tout autour de l'oreille.

Quand vous étiez petite, une mignarde³ abeille
Dans vos lèvres forma son doux miel savoureux.
Amour laissa ses traits⁴ dans vos yeux rigoureux,
Pithon⁵ vous fit la voix à nulle autre pareille.

Vous avez les tétins, comme deux monts de lait
Caillé bien blanchement sus du jonc nouvelet⁶
Qu'une jeune pucelle au mois de juin façonne⁷ ;

De Junon⁸ sont vos bras, des Grâces⁹ votre sein,
Vous avez de l'Aurore, et le front, et la main,
Mais vous avez le cœur d'une fière¹⁰ lionne.

¹ entrefrisés de nœuds : tout bouclés.

² gentement tortillés : joliment entortillés.

³ mignarde : mignonne.

⁴ traits : les flèches d'Éros ou Cupidon.

⁵ Pithon : Peithô, déesse de la persuasion.

⁶ nouvelet : diminutif de « nouveau ».

⁷ façonne : met en forme pour faire du fromage.

⁸ Junon : épouse de Jupiter. Elle est chez Homère « la déesse aux bras blancs ».

⁹ Grâces : déesses incarnant la beauté.

¹⁰ fière : sauvage.

C'était un beau miroir de ton esprit mouvant
Quand, parmi les nonnains¹, au florentin convent,
N'ayant pouvoir encor de tourmenter la terre,
Tu dressais tous les jours quelque petite guerre :
5 Tes compagnes pour toi² se tiraient aux cheveux.
Ton esprit dès lors plein de sanguinaires vœux
Par ceux qui prévoyaient les effets de ton âme
Ne put être enfermé, subtil comme la flamme.
Un malheur nécessaire et le vouloir de Dieu
10 Ne doit perdre son temps ni l'assiette du lieu³ :
Comme celle qui vit en songe⁴ que de Troie
Elle enfantait les feux, vit aussi mettre en proie
Son pays par son fils, et, pour savoir son mal⁵,
Ne put brider⁶ le cours de son malheur fatal.
15 Or ne veuille le ciel avoir jugé la France
À servir septante ans⁷ de gibier à Florence !
Ne veuille Dieu tenir pour plus longtemps assis
Sur nos lis tant foulés le joug de Médicis !
Quoi que l'arrêt du ciel dessus nos chefs destine,
20 Toi, verge⁸ de courroux, impure florentine,
Nos cicatrices sont ton plaisir et ton jeu ;
Mais tu iras enfin comme la verge au feu,
Quand au lit de la mort ton fils et tes plus proches
Consoleront tes plaints⁹ de ris et de reproches,
25 Quand l'édifice haut des superbes Lorrains¹⁰
Maugré tes étançons¹¹ t'accablera les reins,
Et par toi élevé t'écrasera la tête¹².
Encor ris-tu, sauvage et carnassière bête,
Aux œuvres de tes mains, et n'as qu'un déplaisir,
30 Que le grand feu n'est pas si grand que ton désir !
Ne plaignant que le peu¹³, tu t'égaye¹⁴ ainsi comme
Néron l'impitoyable en voyant brûler Rome.

¹ *nonnains* : religieuses.

² *pour toi* : à cause de toi.

³ *perdre son temps ni l'assiette du lieu* : ne doit laisser passer ni l'occasion ni les circonstances.

⁴ *celle qui vit en songe* : Hécube, dont le fils Pâris causa la guerre de Troie en enlevant Hélène.

⁵ *pour savoir son mal* : bien qu'elle connaisse son malheur.

⁶ *brider* : arrêter.

⁷ *septante ans* : soixante-dix ans, comme Jérusalem qui resta ce temps sous le joug de Babylone.

⁸ *verge* : baguette de bois servant à frapper, terme biblique.

⁹ *plaints* : plaintes.

¹⁰ *superbes Lorrains* : les Guise, de la famille des ducs de Lorraine, chefs des ultra-catholiques.

¹¹ *maugré tes étançons* : malgré tes étais, contreforts.

¹² *t'écrasera la tête* : comme au serpent de *la Genèse*.

¹³ *ne plaignant que le peu* : ne regrettant que la modération.

¹⁴ *tu t'égaye* : le verbe est écrit sans « s » pour permettre l'élision du *e*.

Alfred de Musset, *Poésies*, « Les Nuits », « La Nuit de mai », 1835.

[...] Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?
5 Ô poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne.
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
10 Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur :
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
15 Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
20 Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
25 Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;
En vain il a des mers fouillé la profondeur ;
L'Océan était vide et la plage déserte ;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre
30 Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
35 Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un profond supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
40 Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
45 Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
50 Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

Théophile Gautier, *España*, « Dans la Sierra », 1845.

J'aime d'un fol amour les monts fiers et sublimes !
Les plantes n'osent pas poser leurs pieds frileux
Sur le linceul d'argent qui recouvre leurs cimes ;
Le soc s'émousserait à leurs pics anguleux.

Ni vigne aux bras lascifs, ni blés dorés, ni seigles
Rien qui rappelle l'homme et le travail maudit.
Dans leur air libre et pur nagent des essaims d'aigles,
Et l'écho du rocher siffle l'air du bandit¹.

Ils ne rapportent rien et ne sont pas utiles ;
Ils n'ont que leur beauté, je le sais, c'est bien peu.
Mais moi je les préfère aux champs gras et fertiles,
Qui sont si loin du ciel qu'on n'y voit jamais Dieu.

¹ *l'air du bandit* : allusion à *Hernani*. À Doña Sol qui déclare: « Je vous suivrai », Hernani révèle le genre de vie qu'il mène : « Car, vous ne savez pas, moi, je suis un bandit I » (Acte I, scène 2).

Gérard de Nerval, *Les Chimères*, 1853.

DELFICA¹

La connais-tu, DAFNÉ², cette ancienne romance,
Au pied du sycomore, ou sous les lauriers blancs,
Sous l'olivier, le myrthe³ ou les saules tremblants,
Cette chanson d'amour... qui toujours recommence !

Reconnais-tu le TEMPLE, au péristyle⁴ immense,
Et les citrons amers où s'imprimaient tes dents ?
Et la grotte, fatale aux hôtes imprudents,
Où du dragon vaincu dort l'antique semence⁵.

Ils reviendront ces dieux que tu pleures toujours !
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours ;
La terre a tressailli d'un souffle prophétique...

Cependant la sibylle⁶ au visage latin
Est endormie encor sous l'arc constantin⁷
— Et rien n'a dérangé le sévère portique.

¹ *Delfica* : nom antique de Delphes, ville grecque d'Apollon, dieu de la musique et de la beauté.

² *Dafné* (ou Daphné) : selon la légende, cette jeune fille, poursuivie par Apollon, se transforma en laurier pour lui échapper. Le laurier est par ailleurs symbole de victoire.

³ *myrthe* : plante aromatique, qui évoque l'amour et la gloire.

⁴ *péristyle* : colonnade dans la cour intérieure ou autour d'une maison ou d'un monument.

⁵ *antique semence* : selon la légende, le héros fondateur de Thèbes, Cadmos, a consulté le dieu Apollon, puis vaincu un dragon, dont il a jeté les dents en terre : de cette « semence » est née une légion d'hommes en armes qui se sont massacrés.

⁶ *sibylle* : femme à qui les dieux ont fait le don de prophétie dans les représentations antiques ; ses oracles sont souvent énigmatiques.

⁷ *arc constantin* : voûte du palais d'un empereur de Rome ou de Constantinople.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « Spleen et Idéal », LXXVIII.

SPLEEN

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quant la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

— Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Jules Laforgue, *Premiers Poèmes*.

SPLEEN

Tout m'ennuie aujourd'hui. J'écarte mon rideau.
En haut ciel gris rayé d'une éternelle pluie,
En bas la rue où dans une brume de suie
Des ombres vont, glissant parmi les flaques d'eau.

Je regarde sans voir fouillant mon vieux cerveau,
Et machinalement sur la vitre ternie
Je fais du bout du doigt de la calligraphie.
Bah ! sortons, je verrai peut-être du nouveau.

Pas de livres parus. Passants bêtes. Personne.
Des fiacres, de la boue, et l'averse toujours...
Puis le soir et le gaz et je rentre à pas lourds...

Je mange, et bâille, et lis, rien ne me passionne...
Bah ! couchons-nous. — Minuit. Une heure. Ah ! chacun dort !
Seul, je ne puis dormir et je m'ennuie encor.

7 novembre 1880

José Maria de Hérédia, *Les Trophées*, « Les Conquérants », 1893.

Comme un vol de gerfauts¹ hors du charnier² natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer³, routiers⁴ et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango⁵ mûrit⁶ dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles⁷,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles⁸.

¹ *gerfauts* : grands rapaces utilisés pour la chasse.

² *charnier* : aire où nichent les rapaces et où ils déposent leurs proies.

³ *De Palos de Moguer* : Palos est un ancien port du sud de l'Espagne, situé près de la ville de Moguer. C'est de Palos que Christophe Colomb partit pour son premier voyage, le 3 août 1492.

⁴ *routiers* : aventuriers faisant partie d'une bande, soldats pillards.

⁵ *Cipango* : nom que les géographes donnaient au Japon sur les cartes du Moyen Âge. Les îles les plus orientales de l'Asie étaient le but initial du voyage de Christophe Colomb.

⁶ *mûrit* : les alchimistes croyaient que les métaux, tels des fruits, parviennent à une maturité plus ou moins complète dans la terre et que l'or — le « fabuleux métal » — est le métal dont la maturité est absolument parfaite.

⁷ *caravelles* : navires de petit ou moyen tonnage à trois ou quatre mâts. Les caravelles de Christophe Colomb s'appelaient la Pinta et la Nifia

⁸ *étoiles nouvelles* : les constellations de l'hémisphère austral.

Stéphane Mallarmé, *Poésies*, « Du Parnasse contemporain », 1887.

RENOUVEAU

Le printemps maladif a chassé tristement
L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide,
Et, dans mon être à qui le sang morne préside
L'impuissance s'étire en un long bâillement.

Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâne
Qu'un cercle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeau
Et triste, j'erre après un rêve vague et beau,
Par les champs immenses où la sève se pavane

Puis je tombe énervé de parfums d'arbres, las,
Et creusant de ma face une fosse à mon rêve,
Mordant la terre chaude où poussent les lilas,

J'attends, en m'abîmant que mon ennui s'élève...
— Cependant l'Azur rit sur la haie et l'éveil
De tant d'oiseaux en fleur gazouillant au soleil.

Arthur Rimbaud, *Illuminations*, 1886.

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

5 La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall¹ blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

10 Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. À la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

¹ *wasserfall* : en allemand, *cascade*.

Francis Ponge, *Le Parti pris des choses*, 1942.

LE PAIN

La surface du pain est merveilleuse d'abord à cause de cette impression quasi panoramique qu'elle donne : comme si l'on avait à sa disposition sous la main les Alpes, le Taurus ou la Cordillère des Andes.

5 Ainsi donc une masse amorphes en train d'éructer fut glissée pour nous dans le four stellaire, où durcissant elle s'est façonnée en vallées, crêtes, ondulations, crevasses... Et tous ces plans dès lors si nettement articulés, ces dalles minces où la lumière avec application couche ses feux, — sans un regard pour la mollesse ignoble sous-jacente.

10 Ce lâche et froid sous-sol que l'on nomme la mie a son tissu pareil à celui des éponges : feuilles ou fleurs y sont comme des sœurs siamoises soudées par tous les coudes à la fois. Lorsque le pain rassit ces fleurs fanent et se rétrécissent : elles se détachent alors les unes des autres, et la masse en devient friable...

Mais brisons-la : car le pain doit être dans notre bouche moins objet de respect que de consommation.